

## Les monuments aux morts

→ **Domaines** Arts du quotidien / Arts du visuel

→ **Thèmes** Arts, créations, cultures / Arts, Etats et pouvoir / Arts, mythes, religions / Arts, techniques, expressions / Arts, ruptures, continuités

→ **Contexte historique**

### S'interdire l'oubli

Avec 8 millions de morts et 6 millions d'invalides en Europe, la guerre a engendré un profond traumatisme. Les traces de guerre obsèdent les sociétés des années 1919-1939. Les cérémonies commémoratives, la présence dans la société des mutilés, des veuves et des orphelins, les ruines qui jonchent les régions des combats, interdisent l'oubli. Toutes les nations ont eu alors besoin de se souvenir des morts.

C'est l'ampleur de ce deuil qui a dicté une réponse monumentale. En Australie, chaque localité possède un War Memorial. En Italie, on accroche des plaques avec le nom des soldats morts sur les églises et les synagogues. En Allemagne, de nombreux monuments sont construits dans les cimetières civils et militaires. Un certain nombre de monuments avait déjà été érigé après la guerre de Sécession, les guerres coloniales ou les guerres d'unification allemandes. Mais c'est à l'issue de la Grande Guerre qu'ils deviennent universels, rappelant chez tous les anciens belligérants l'ampleur de cette tragédie.

En France, durant la guerre, les Français découvraient les noms des soldats morts au combat sur une liste affichée sur la porte des mairies. Mais très vite, la population éprouva le besoin d'inscrire tous ces noms dans la pierre et dans les années 20, la France se couvre de nombreux monuments aux morts : plus de 30000 ont été érigés de 1920 à 1925, aujourd'hui, ce sont 95% des communes françaises qui en possèdent un.

Si la guerre franco-prussienne de 1870-1871 avait déjà donné lieu à l'apparition de quelques-uns de ces monuments, le mouvement avait été de moindre ampleur, et surtout, ils avaient été érigés une vingtaine d'années plus tard, sous l'égide du Souvenir français et non à l'initiative des communes elles-mêmes. Cette fois-ci, il s'agit d'une volonté locale de rendre hommage aux disparus, d'un mouvement initié par le bas puisque l'Etat ne participe que faiblement à leur financement : les communes acquièrent leur monument par souscriptions tandis que l'Etat leur attribue parfois des subventions très modiques. Mais il arrive aussi que des mécènes participent au financement de nombreux projets. Les monuments sont choisis sur catalogue ou on fait appel à des artistes de renom, comme Maillol, Bourdelle, Real del Sarte ou encore Paul Landowski.

Les monuments aux morts rappellent ainsi aux vivants le souvenir des disparus. Ils s'inscrivent dans l'espace public et permettent de faire le lien entre les champs de bataille et l'arrière. Ils sont le lieu du regroupement commémoratif le jour du 11 novembre. Le mouvement qui les fait s'ériger en quelques années est donc l'expression d'un sentiment unanime à la fois de reconnaissance, d'hommage et de dette : les survivants seront toujours redevables aux morts d'avoir, par leur sacrifice, préservé leur liberté et leur identité nationale.

Ce sont aussi des rappels du pacifisme qui se répandent dans toute l'Europe après les combats. Ne jamais revoir un conflit aussi pénible est un sentiment partagé par la majeure partie des populations. Ça doit être la « Der des Der ».

## → Des caractères récurrents

Les monuments ont des caractères communs. Leur emplacement d'abord. Ils sont implantés dans un espace public : place, carrefour, cour d'école ou de mairie, cimetière. Et cet espace doit être suffisamment vaste pour accueillir un rassemblement, contrairement aux plaques commémoratives placées dans des édifices publics (églises, gares, hôpitaux, etc.). Leur fonction n'est pas seulement de célébrer le souvenir des morts de guerre, elle est aussi de désigner un lieu pour les manifestations commémoratives.

Les monuments se veulent des tombes symboliques. On y trouve un socle qui représente la tombe elle-même, des symboles de la patrie et du deuil, et des inscriptions. Les dédicaces reprennent souvent les mots enfants, morts, héros, guerre, devoir, patrie, reconnaissance, sacrifice, martyrs, mémoire. La plupart des inscriptions relèvent l'ampleur du sacrifice consenti. Les mots employés sont également importants : « à nos héros » ne dit pas la même chose que « à nos martyrs ». Ainsi aux épitaphes classiques comme « A nos morts, la Patrie reconnaissante » s'opposent des cris pacifistes comme « maudite soit la guerre » (Gentioux en Creuse) ou encore revanchards « On les a eus ! ».

Les noms des soldats « morts pour la France » viennent compléter les inscriptions. Le choix de l'ordre alphabétique pour leur présentation permet l'uniformité, à l'instar des cimetières militaires où reposent la plupart des corps. L'essentiel est de nommer pour redonner existence aux individus alors que le corps a été anéanti sur le champ de bataille. C'est tout le sens aussi de la présence fréquente du « poilu ». Dans une posture souvent brave, voire bravache, ce poilu se dresse aux noms des hommes originaires d'un lieu. Parfois, ils sont les sentinelles qui disent la résistance ou les vainqueurs qui brandissent ou reçoivent des couronnes, parfois ils sont les victimes, blessés drapés dans le drapeau, agonisants ou gisants. En même temps, la représentation qu'il offre de la guerre est souvent aseptisée : pas de boue, pas de poux, pas de sang, « ils sont propres et frais comme des soldats de plomb » (A. Becker).

Néanmoins, le monument le plus répandu n'est pas le poilu mais la stèle, plus sobre et moins coûteuse. Et les monuments prennent de nombreuses formes, obélisque surmonté d'un coq ou d'une urne funéraire, représentation féminine de la patrie ou de la victoire, présence d'obus avec un petit jardinet autour, mères ou orphelins etc. Car ces monuments peuvent aussi faire place aux civils de l'arrière, dans leur double fonction de soutien à l'effort de guerre en même temps que de victimes de cette même guerre. La femme, quand elle n'est pas une effigie de la patrie ou de la république avec un bonnet phrygien, est une mère ou une veuve, parfois en costume local, ou encore accompagnée d'un orphelin devant une tombe. Elle devient même Piéta quand, mère du soldat, elle tient son fils dans ses bras.

La combinaison de ces éléments permet de dresser une typologie. Les monuments civiques sont les plus nombreux : très sobres, ils se contentent de rendre hommage à des citoyens qui ont fait leur devoir. Les monuments disent la victoire et glorifient l'héroïsme des morts, qu'ils représentent souvent en sentinelles ou en vainqueurs. Certains sont des allégories de la victoire, des coqs ou bien des aigles impériaux ou des casques à pointe foulés au pied. Les monuments funéraires-patriotiques ou patriotiques-conservateurs représentent aussi parfois des poilus agonisants ou gisants. Souvent marqués d'une croix latine, ils mettent l'accent sur le sacrifice consenti. Plus que des héros, les morts sont des martyrs. Un dernier type de monument se contente de dire la mort et la peine des survivants, allant vers le pacifisme. Les morts sont avant tout des victimes. Certains vont jusqu'à proclamer la « guerre à la guerre ».

## → Biographie : Paul Landowski

Les communes choisissent leurs monuments aux morts sur catalogue ou font appel à des artistes de renom. A Saint Quentin (dans l'Aisne) par exemple, c'est à Paul Landowski (1875-1961), prix de Rome en 1900 et sculpteur du Christ rédempteur de Corcovado à Rio de Janeiro, que la ville confia la réalisation de son monument.

Après la guerre, comme d'autres sculpteurs déjà célèbres ou encore inconnus, Landowski reçoit des commandes de monuments aux morts pour des communes ou des champs de bataille. Le monument de Saint-Quentin se présente comme une colonnade monumentale où se déroulent dans une frise en bas-relief des scènes des guerres dans la région. Mais ici, en plus de l'hommage aux soldats combattants, Paul Landowski a représenté les drames spécifiques des régions occupées : des jeunes femmes sont par exemple déportées vers des camps de concentration pour le travail forcé, elles pleurent et embrassent leurs parents. En tout, Landowski réalise une quinzaine de monuments, pour des communes plus ou moins importantes, pour Barcelonnette, Annonay ou encore dans le XVI<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.



Il participe aussi à la réalisation d'œuvres comme celle de Chalmont, dans l'Aisne, lieu du souvenir de la seconde bataille de la Marne en 1918. Déjà en mai 1914, de façon quasi prémonitrice, Landowski s'était lancé dans l'immense projet de sa vie « Temple de l'Homme ». Mais l'éclatement de la guerre modifia ses projets. En 1915, devenu membre de la section camoufage, il revient vers son « temple » mais pour désormais l'envisager comme un monument aux morts. Toute sa vie, Landowski reprendra ce projet, en réalisant certains pans, en dessinant encore et encore les autres. De façon paradoxale, il a l'impression que beaucoup de commandes de monuments l'empêchent de se consacrer entièrement à cette œuvre qu'il considère être la seule véritable et rechigne quelquefois à accepter les commandes. Ainsi cette œuvre ne sera jamais achevée.

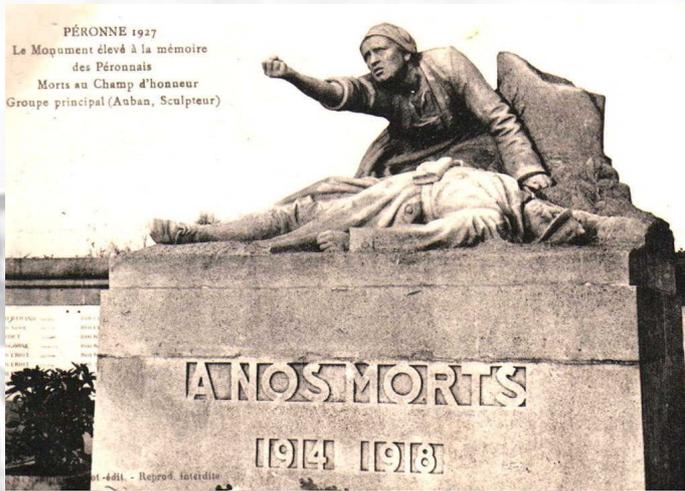


# Prolongements...

## → Mémoire et commémoration

### → Dans les environs du musée

#### Le monument aux morts de Péronne, un monument atypique



Pour la génération perdue, on a créé un ensemble parfaitement tragique où l'on peut noter une unité de temps, le 11 novembre devenu fête nationale en France en 1922, une unité de lieu, le monument aux morts et une unité d'action, la cérémonie commémorative.

Le monument de Péronne est à la fois exemplaire et singulier par les sens qu'ils portent. Réalisé en 1922, il est à contre courant de la plupart des monuments qui mettent en avant la patrie, le courage des soldats. Pour l'artiste Paul Alban, il allait de soi que son monument était anti-allemand dans une région où non seulement les combattants s'étaient battus mais où les civils avaient souffert de l'occupation. La mère crie vengeance sur le corps de son fils martyrisé par les barbares. La colonne brisée rappelle que les atrocités étaient aussi culturelles. L'ennemi n'a rien respecté. Et

pourtant, une partie de la population a toujours cru que le poing de cette mère outragée se dressait contre la guerre elle-même et disait « plus jamais ça ! ». Par un retournement très commun à la fin de la guerre, un monument anti-allemand était vu comme un monument pacifiste.

### → L'objets des réserves

#### Charles Gir Soldat avec son barda bronze Historial de la Grande Guerre

C'est à Charles Gir, de son vrai nom Charles-Félix Girard, peintre, caricaturiste et sculpteur de renom que l'on doit ce « soldat avec son barda ». Cette statuette de bronze est un projet pour un monument aux morts.

L'homme, sa capote, son lourd barda ainsi que le support où il semble s'enliser, forment un tout pris dans la matière. L'argile qui précéda le moulage en bronze a absorbé les détails et leurs précisions sous de petites couches additionnées. Elles sont comparables aux touches picturales d'un tableau impressionniste voire expressionniste. Cette matière perturbée semble en mouvement. Un mouvement lent, pénible mais obstiné.



### → Et dans d'autres disciplines

<b>En Histoire</b> Thème : Religion et culture « Les monuments aux morts », Annette Becker « Les lieux de mémoire », Pierre Nora	<b>En Anglais</b> Les « War poets », tels que : « In Flanders fields », John McCrae « mental cases » Wilfried Owen
<b>En Lettres</b> « Derrière la colline », Xavier Hanotte	<b>En Arts plastiques</b> Mémorial de la Déportation de Pingusson, à Paris Mémorial Walter Benjamin à Portbou